

Le rôle de la lecture dans le processus de traduction

Zeyneb SENOUCI BEREKSI^{1*}

Ismail HADJADJ AOUAL²

^{1&2}Faculté des Lettres et Langues Etrangères

Université de Abou Bekr Belkaid, Tlemcen, Algérie

zyneb.senouci.bereksi@gmail.com

Date de réception: 30/03/2019 Date d'acceptation: 05/05/2019 Date de publication: 30/06/2019

Résumé :

Le processus de traduction est inhérent aux processus mentaux de construction de sens, c'est cette relation que les approches cognitives tentent d'explorer et de mettre en évidence. Etant donné que la traduction est une opération qui se fait sur plusieurs phases, la lecture mérite une attention particulière puisqu'elle marque le premier contact entre le traducteur et le texte mais ne s'en limite pas.

La compétence de traduction requiert une compétence de lecture différente basée sur des opérations cognitives particulières. Nous tenterons dans notre intervention d'expliquer ce rapport et d'en voir l'impact sur les phases ultérieures de traduction ainsi que sur la pratique et l'enseignement de la traduction.

Mots clés : Lecture ; Processus ; Projet ; Traduction ; Sens ; Didactique.

*Auteur correspondant : Zeyneb SENOUCI BEREKSI,
zyneb.senouci.bereksi@gmail.com

La lecture a la capacité de rendre un texte vivant, elle marque le premier contact entre l'individu et le sens dissimulé dans l'enchaînement des mots, des phrases, des idées ...etc. « Un texte n'existe que si quelqu'un le lit (...) Un livre fermé sur une étagère n'est qu'un objet mort » (Desmond, 2005 :43). Par ailleurs, il est avéré que la compréhension d'un texte ne peut se faire sans lecture. A cet effet, la réflexion sur le processus de traduction a pris du recul par rapport à l'accent porté sur les phases ultérieures qui le constituent en reconsidérant son point de départ qui annonce le premier contact avec le texte. Ainsi, certains chercheurs en traductologie ont estimé qu'il était primordial d'apprendre ou de réapprendre à « Lire pour traduire » (Plassard, 2007), alors que d'autres s'étaient déjà lancés dans une phase plus développée en empruntant le concept d'« Interpréter pour traduire » (Seleskovitch et Lederer, 2001). Cela ne minimise en aucun cas l'importance de cette relation mais la renforce davantage et la rend plus fructueuse une fois le processus de lecture maîtrisé.

Ces notions sont complémentaires puisque « (...) la lecture est une démarche intellectuelle [qui] fait appel en permanence à notre capacité à comprendre et à nous adapter à la pensée du rédacteur (...) » (Soulez, 2012 : 11). Elle nous mène toujours à pratiquer cette gymnastique mentale si nécessaire au processus de traduction.

1. Le traducteur lecteur ordinaire :

Sous la casquette du traducteur se cache un lecteur tout à fait ordinaire, mais un lecteur qui est confronté et habité par la recherche du savoir et du sens. Par conséquent, il est obligé de passer par cette phase basique qu'est la lecture, elle est certes concurrencée de nos jours par d'autres formes d'apprentissage et d'intégration du savoir compte tenu de la disparité des supports de lecture : papier, écran, smartphone, powerpoint... Il est nécessaire de s'adapter aux différents moyens technologiques, mais le papier reste le support initial, un support irremplaçable. La lecture sur papier est probablement le moyen le plus « naturel » et « réel » qui assure la complétude du sens à plusieurs niveaux (Soulez, 2012 :14).

N'oublions pas aussi que le traducteur est un acteur social qui construit, de par ses lectures, des liens avec les auteurs et les autres récepteurs. Car en lisant, on tisse un lien entre soi et l'autre « Quel lecteur n'a jamais souhaité dialogué avec l'auteur du livre qu'il lit ? Quel auteur n'a jamais rêvé d'entendre les questions de son lecteur ? » (*Id.*, 12).

D'autre part, « (...) au-delà de la technique ou du plaisir de lire, il s'agit bien d'accepter la transmission, d'accepter de recevoir-mais aussi de donner » (*Ibid.*). Cette notion d'acceptation de transmission a une importance capitale qui agit impérativement sur le

mécanisme cognitif du lecteur en général et du lecteur traducteur en particulier.

A la question de savoir ce qui se passe lorsqu'un lecteur lit, Olivier William Desmond répond que la lecture nous renvoie vers un ailleurs imbriqué d'images, d'impressions, d'émotions ... Il souligne que « Les mots, et davantage encore les phrases, sont des clefs qui nous permettent d'entrer par effraction consentie dans un imaginaire qui n'est pas le nôtre mais qui, pour un temps, le devient » (Desmond, 2005 :43) et cela l'amène à en venir au fait que « (...) lire un texte, le lire dans sa propre langue, c'est déjà traduire. La lecture étant un déchiffrement (et souvent, en outre, un décryptage) de symboles, est fondamentalement un acte de traduction » (*Ibid.*).

2. Le traducteur lecteur spécifique :

2.1. Le projet de lecture du traducteur :

Le traducteur peut lire pour plusieurs raisons ; il peut lire pour traduire, pour enrichir son bagage cognitif, pour réviser sa propre traduction, pour évaluer des traductions, pour les critiquer ou pour d'autres fins qui nous échappent ici. Ceci dit, même s'il ne lit que dans le but de traduire d'une manière basique, d'autres facteurs rentrent en considération tels que le type de traduction et la situation de communication : Est-ce une traduction à vue ou une traduction écrite ? Si l'on opte pour la traduction écrite, celle-ci peut susciter des différences en

fonction du type de texte, de la nature du projet, du temps assigné à la traduction...etc, et bien naturellement tous ces paramètres influencent à l'avance la manière de lire.

Dans un sens plus large, l'Ecole interprétative de la traduction « considère le traducteur/interprète comme une entité cognitive qui a pour mission de faciliter la communication » (Politis, 2007 : 157). Il se démarque du lecteur ordinaire par les stratégies qu'il adopte « (...) car, selon toutes les apparences, il adopte des stratégies qui vont lui permettre de préparer la reformulation du sens de l'énoncé » (*Id.*, 159).

Il ne lit donc pas comme le simple lecteur qui lit par plaisir, emporté par l'élan de la lecture et qui est amené à ignorer certaines imperfections que le traducteur scrute impitoyablement tout en considérant le texte comme un texte parfait dans le sens où il n'a que lui (Desmond, 2005 :42).

Par conséquent, le projet de lecture détermine la démarche traductive et cognitive à adopter, d'où l'intérêt de se pencher sur les facteurs qui le constituent.

2.2. Les facteurs constitutifs du projet de lecture en traduction

L'acte de lecture est en amont l'axe principal du processus traductif. Cette phase est inhérente à la phase de compréhension. Aussi complexe qu'elle soit, elle nous

incite à étudier les différents facteurs qui entrent en jeu dans la constitution de la cognition du traducteur i.e. les facteurs culturels, politiques et linguistiques. Ceci dit, « la traduction nous donne accès non pas au texte mais à une certaine compréhension du texte » (Guider, 2010 :1).

2.2.1. L'intuition

L'intuition du traducteur est valorisée à travers son bagage cognitif, riche dans la thématique du texte à traduire, et qui pourrait être le stimulus pour ses choix traductifs.

Le processus de traduction est une succession de prises de décisions répartie sur deux volets dont le premier est la phase de compréhension qui se fait nécessairement à travers le processus de lecture. « Spontanément, le traducteur n'accorde pas la même importance à toutes les unités lexicales composant le texte à traduire, en quelque sorte il décide de ce qui lui paraît majeur, de ce qui va retenir son attention, de ce sur quoi il va focaliser pour appréhender le sens » (Durieux, 2009 : 22).

C'est pour cette raison qu'on peut déduire que tout acte de traduction est un acte de choix, qui relèverait d'un stimulus intuitif du traducteur, car la traduction « (...) ne nous met pas directement en contact du texte mais des mots choisis par le traducteur du texte (...) » (Guidère, 2010 : 4).

Par voie de conséquence, cette intuition se consoliderait davantage à travers l'expérience acquise par le traducteur dans son espace socioculturel et idéologique, et deviendrait par le temps une base pour sa perception des éléments traductifs.

2.2.2. La perception

La perception du traducteur devrait être partagée sur les différents axes du processus traductif : en amont, pendant et en aval.

Lors de la perception des éléments traductifs, le facteur émotionnel ne pourrait pas être dissocié de l'apport cognitif dans la lecture des textes, tous types confondus. Nos émotions constituent une base pour la gestion de notre communication avec autrui, car cette dernière « (...) n'existe qu'à travers une perception qui la valorise ou la dévalorise à travers un intérêt et une émotivité qui colorent la perception que j'en ai (...) » (*Ibid.*).

En plus du raisonnement logique, « (...) il est opportun de faire une place à l'attention sélective pilotée par l'affect qui influe sur les croyances et les préférences et joue un rôle clé dans la prise de décision » (Durieux, 2009 :30).

« C'est d'ailleurs exactement ce que vise l'auteur : que son lecteur réinvente l'histoire à partir de tous les indices qu'il lui donne, à savoir mots, phrases,

paragraphe, etc. Chaque lecteur *invente* une histoire différente à partir d'un même texte. Il participe activement, avec son intellect et ses affects, à la création de l'œuvre, puisqu'il est obligé de la recréer pour lui-même » (Desmond, 2005 : 44).

Dans le même contexte, Guidère considère que « (...) la compréhension des messages à traduire indique plus l'état de notre perception que le sens exact des messages. C'est ce qui explique en grande partie le phénomène récurrent des retraductions (...) » (Guidère, 2010 : 6).

Donc, notre lecture des textes, qui relèverait d'une communication multidimensionnelle, sous-tend notre présence dans ces textes : c'est le facteur représentatif de la traduction. Dans ce contexte, Guidère conçoit une distinction dans la communication multilingue entre la dimension représentative de la traduction et sa dimension indicative. Il fait savoir « (...) qu'une traduction représente un message comme nous étant présents. Notre compréhension. La traduction indique l'état de notre cognition, la manière dont nous appréhendons les objets du monde (...) » (*Id.*, 6).

Sur un autre plan, nous considérons que la vision bermanienne exprimée à travers ses critères de choix rédactionnels qu'a établis à travers le projet de traduction, la position traductive et l'horizon traductif,

comme étant une vision de base qui guideraient la traduction pour la constitution de sa perception des éléments traductifs du texte source.

Freddie Plassard postule que « Par position traductive, Berman entend le rapport spécifique que le traducteur entretient avec sa propre activité, sa conception ou perception du traduire, de son sens, de ses finalités, de ses formes et modes qui au demeurant ne sont pas strictement personnelles, le traducteur étant lui-même porteur de tout un discours historique, social, littéraire, idéologique sur la traduction... » (Plassard, 2007 : 149).

Par contre, le projet et visée sont déterminés à la fois par la position traductive et par les exigences à chaque fois spécifiques posées par l'œuvre à traduire et qui sans être nécessairement explicitées régissent la façon dont le traducteur va s'acquitter de sa tâche et choisir à cet effet un mode de traduction, « une manière de traduire » (*Ibid.*).

Dans ce contexte, la perception des éléments traductifs par le traducteur serait déterminée par son constante interaction avec les valeurs d'écritures explicites ou implicites du texte source, les normes qui régissent le métier de traducteur et les attentes du public cible. Ceci dit, « les allégeances traducteur, elles aussi sont multiples puisqu'il doit se conformer non seulement

au vouloir dire de l'auteur, mais aussi aux consignes du donneur d'ouvrage et au besoin de compréhension du lecteur présumé » (*Id.*, 159).

Enfin, l'horizon traductif vient consolider la perception du traducteur de l'ensemble des facteurs qui puissent faciliter la compréhension du texte source, car cet horizon « (...) situe le traducteur du côté des lecteurs – il est à la fois architecteur de l'original et premier lecteur de la traduction – mais aussi en fonction desquels il écrit » (*Id.*, 155).

2.3. La constitution du sens dans le processus traductif

Les mots n'ont en vérité que très peu de sens, « Le sens surgit de cette juxtaposition à d'autres mots (juxtaposition qui peut être de niveau, ondoyante ou fracassante) ; le sens surgit aussi de la juxtaposition des phrases ... Le sens est démultiplié par les paragraphes, les chapitres ; *le sens foisonne* » (Desmond, 2005 : 44).

Le facteur spatio-temporel représente un atout d'une grande importance dans l'interaction du lecteur avec le texte, le stimulant ainsi à appréhender le sens dans un univers chargé par des indices historiques, socio-politiques, littéraires, scientifiques et idéologiques.

Dans ce sens, Balacescu et Stefannik indiquent que « les traductologues herméneutes savent que le sens

n'est pas dans le texte, une fois pour toutes, mais qu'il se construit dans un va-et-vient dialectique entre le texte et le récepteur. Le récepteur ne peut comprendre le texte qu'en fonction de son vécu, de son 'world knowledge' » (Blascescu et Stefanink, 2005 : 636).

Ils ajoutent que « le récepteur doit être conscient de sa 'facticité', c'est-à-dire du fait qu'il est toujours 'en situation' et que sa vision du texte sera toujours conditionnée par son vécu personnel » (*Ibid.*).

Notre compréhension du texte est ipso facto constituée par notre expérience et savoir encyclopédique du domaine afférent au texte source. Dans ce contexte « (...) C'est la similitude entre les expériences déjà vécues et l'information potentielle mise à disposition dans les mots des textes qui permet la compréhension du texte » (*Ibid.*).

Dans le même contexte, le lecteur/traducteur cherche à trouver un compromis entre les composantes sémantiques, culturelles et idéologiques du texte source, qui aboutirait lors du processus traductif à l'émergence du traducteur comme re-énonciateur, plus précisément dans le domaine littéraire.

Umberto Eco considère cette position de compromis comme étant une forme de négociation, qui peut être « (...) le va et vient d'une explication pouvant aboutir à un compromis, de même le traducteur cherche,

dans son va-et-vient entre le pour et le contre, la solution qui, bien qu'elle soit la meilleure, ne sera jamais qu'un compromis. De même que dans la conversation on se met à la place de l'autre pour comprendre son point de vue, le traducteur s'efforce lui aussi de se mettre entièrement à la place de son auteur » (Eco, 2006 : 272).

2.4. La fusion des horizons

Notre analyse des différents facteurs qui entrent en jeu dans le projet de la lecture traductive dans le but de la constitution du sens du texte source, se consoliderait davantage par la vision gadamérienne qui conçoit « (...) l'acte de compréhension comme dialogue avec le texte, qui aboutit finalement à une fusion des horizons, dans laquelle le personnage du récepteur et la vérité du texte ne font qu'un » (Balascescu et Stefanink, 2005 : 636).

Au gré de son empathie croissante avec le texte, qui représente pour nous le point culminant de la compréhension du texte source, « (...) le récepteur participe aussi de plus près à la vérité du texte. Le texte comporte, en effet toujours un 'potentiel de surplus de sens', qui fait que chaque lecture - y compris celle de l'auteur lui-même - produit à chaque fois un nouveau sens » (*Id.*, 638).

3. Les facteurs de base dans les champs didactiques de la lecture

Sur le plan didactique, il serait a priori très utile de repenser les facteurs qui s'entremêlent durant la phase de la lecture traductive, qui se situent à notre avis au niveau de la personnalité du traducteur et sa facticité, son savoir encyclopédique et enfin les méthodes de recherches traductologiques.

Dans ce contexte, « (...) l'implication de **la personne du traducteur** et de sa **facticité** qui influence sa réception du texte (...) » (*Id.*, 640) influencerait également sans aucun doute sa perception des éléments traductifs du texte source. De ce fait, le pédagogue serait dans l'obligation d'examiner de près les penchants des aspirants traducteurs, dans le but de trouver les moyens adéquats pour améliorer leur prédisposition traductive.

Les dits 'moyens' sont déterminés en premier par « (...) l'élargissement de sa base (celle du traducteur) associative par des lectures de toutes sortes. En quoi elle est largement soutenue par les cognitivistes qui plaident fortement en faveur d'une culture générale acquise par la lecture » (*Id.*, 641).

Enfin, le troisième point didactique de l'enseignement de la lecture traductive réside dans les méthodes de recherche destinées à élargir cette base

associative spécifique en rapport avec la spécificité du texte à traduire.

Dans ce sens, « (...) l'intervention pédagogique consiste alors à lui fournir les outils qui lui permettront de devenir conscient de ses stratégies d'apprentissage, nécessaires pour construire son savoir » (Halimi et Dancette, 2005 : 550).

Sur un autre plan, le rôle de l'enseignant serait d'inculquer à l'apprenant les méthodes efficaces de lecture traductologique, pour passer d'un niveau de connaissances fragmentées à un niveau de connaissances par blocs conceptuels.

La lecture chez les apprentis traducteur nous renseigne davantage sur les failles de ce processus. Nous constatons souvent que les apprenants ne prennent pas le temps de lire le texte en entier, ils procèdent à la traduction de segments de phrases en voulant gagner du temps au risque de perdre le sens. C'est donc à partir de la lecture que le traducteur part sur une bonne ou une mauvaise piste, puisque c'est cette phase qui va déterminer l'approche traductionnelle qu'il emprunte, consciemment ou pas.

Lorsque le processus oculaire de lecture est quasi linéaire, cela conduit généralement au mot à mot (correspondances), alors que si le traducteur adopte un parcours plus exploratoire, cela l'amènerait à une

traduction plus appropriée (équivalences) (Politis, 2007 : 159).

La lecture du texte produit a également son importance, celle-ci appelle une révision pour vérifier les choix traductionnels : « L'apprenti traducteur doit apprendre à procéder à une forme de dédoublement de sa personnalité, oublier son œuvre et la traiter comme celle d'une autre personne » (*Ibid.*), ce qui implique une gestion des ressources attentionnelles.

Donc, « (...) c'est dans cette interaction de plusieurs types de connaissances qu'intervient la procéduralisation et que le mode d'apprentissage peut être déterminant. Le rôle de l'enseignant serait de fournir à l'apprenant un moyen d'organiser mentalement les connaissances en délimitant le cadre conceptuel du domaine étudié et en identifiant les relations qu'entretiennent entre eux les différents ensembles de concepts » (Halimi et Dancette, 2005 : 550).

En somme, nous avons vu que la lecture mérite une attention particulière de la part des traducteurs et traductologues puisqu'elle représente un moteur cognitif puissant qui a le pouvoir, une fois bien maîtrisé, de mener à bien les phases qui lui succèdent en tenant compte de toutes les dimensions inhérentes au processus de traduction.

Références :

- Balascescu Ioana et Stefanink Bernd, 'Défense et illustration de l'approche herméneutique en traduction', Meta, volume 50, n2, 2005.
- Bettina Soulez, Lire vite et bien, Editions Eyrolles, Paris, 2012.
- Desmond William Olivier, Paroles de traducteur, Peeters, Louvain-La-Neuve, 2005.
- Durieux Christine, Vers une théorie décisionnelle de la traduction, Revue LISA 7 (3), 2009.
- Eco Umberto, Dire presque la même chose, expériences de traduction, édition Grasset, traduit par Myriem Bouzaher, 2006.
- Guidère Mathieu, 'Introduction à la théorie analytique de la traduction et de l'interprétation', Babel, janvier 2010.
- Halimi Sonia et Dancette Jeanne, 'La représentation des connaissances ; son apport à l'étude du processus de traduction', Meta, 50 (2), 2005.
- Plassard Freddie, Lire pour traduire, Presses Sorbonne Nouvelle, 2007.
- Politis M. L'apport de la psychologie cognitive à la didactique de la traduction. Meta, 52 (1), 2007.
- Seleskovitch D et Lederer M, Interpréter pour traduire, Didier Erudition, 2001.